

Lire est le commencement

René Lapierre

Volume 33, numéro 6 (198), décembre 1991

Le travail de la création

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1991). Lire est le commencement. *Liberté*, 33(6), 55–59.

RENÉ LAPIERRE

LIRE EST LE COMMENCEMENT

Écrire est un mot que je n'aime pas particulièrement, surtout lorsqu'il est employé intransitivement. *Écrire une lettre*, à la rigueur, conservera en société quelque chose de sympathique; mais *écrire!*? («Qu'est-ce que tu deviens, on ne te voit plus!») finit toujours par demander quelqu'un — en pleine cohue, dans le métro de préférence — à quelque connaissance. «Oh, j'écris», de répondre l'autre avec une modestie vacharde, encore plus fausse qu'un billet de trois dollars.) *Écrire* tout court, ce n'est pas sortable. À mesure que le métro prendra de la vitesse, vous regarderez à travers la vitre défiler les affiches publicitaires alignées sur les quais; vous n'aurez plus rien à dire. Vous regretterez même d'avoir posé la question. Ça vous apprendra, au fait.

Pourquoi cette réticence? Je suppose que c'est mon problème. Parce que de façon générale je suis bien obligé d'observer que cette réponse n'a jamais l'air d'offusquer personne, son auteur s'en tirant indemne à tout coup.

Pourtant, quand on me demande à moi si *j'écris*, si l'on s'enquiert, avec cette sollicitude qu'on réserve d'ordinaire aux grands convalescents, du temps que j'ai ou que je n'ai pas pour le faire («As-tu le temps d'écrire, au moins?» du ton inquiet et doux dont on vous supplierait de prendre votre médicament), je ne sais jamais quoi dire. «Oui» ou «non» reviendrait à peu de choses près au même, en termes de conséquence, dans la suite de la discussion. On n'en sortirait pas. Autant retourner la question, alors: «Et toi?»

Et voilà que ça recommence.

* * *

À bien y songer la cause de cette allergie serait assez simple, encore que je commence à peine à la comprendre. Elle tiendrait, en gros, au fait que je crois de moins en moins qu'écrire se définisse *a priori* par du *texte*, ou doive contribuer dans un sens positif à la production de quelque chose. Et si jamais, puisqu'il existe tout de même des textes et des livres, ce devait malgré tout être le cas, ce serait en quelque sorte par défaut: au terme d'un processus de désécriture, d'un apprentissage du renoncement qui aura péniblement conduit l'auteur (prudence, mot miné) à effacer ce qui est en trop, ou plus exactement ce qui est sans nécessité dans sa pratique de l'écriture. Et cela même demandera à être appris, discerné avec lenteur: «exercice d'exténuation», selon le mot de Novarina, tout entier destiné à faire taire ce qui de toute façon serait là pour rien. Mieux: destiné à faire entendre dans l'écriture *l'autre* du texte, son versant silencieux.

En dépit des apparences, écrire n'est pas un geste affirmatif, ce n'est pas d'abord, ni essentiellement, fabriquer un produit, maîtriser un sens, développer une technique. Ce serait plutôt tenter de désécrire en soi la prescription courante (sociale, utilitaire) du langage (une œuvre qui *veut dire* ceci, un texte qui *signifie* cela, un écrivain qui *montre* que, etc.); entreprendre un travail d'évidement du langage et du sens, dégager en eux un espace particulier de résonance qui laissera monter derrière les mots l'écho d'une forme. Telle voix, tel chant capable de rendre le silence lui-même (l'espace, la nuit, le jour, le *geste ambiant* du monde et des choses) éloquent.

Naturellement ce principe ne conduit pas à une vision complaisante de l'auteur ou de l'œuvre; à cet égard il se traduirait plutôt par une résultante entropique que par une

règle générale de progrès ou d'avancement. À la limite, écrire ne serait plus du tout l'accomplissement de quelque chose, l'atteinte d'un but antérieurement fixé, mais le renversement de ce programme: expérience de l'écriture comme élément qui interfère entre moi et moi-même — moi et tel ou tel dessein — et qui, de glissement en glissement, transforme complètement mon rapport aux choses, m'amène de l'autre côté du langage et de moi.

Poétique, cette portion d'altérité? Je veux bien, à condition qu'on reconnaisse aussi la poésie dans ce roman, ce bout de nouvelle, cet essai. La poésie n'est pas un genre mais une exigence. C'est à ce titre qu'elle impose, exclut, rature et sacrifie. C'est donc son rôle, dans la recherche d'une forme, de faire échec à tout le reste (lieux communs, approximations, imitations, plagiats); quitte à n'être parfois que cela, *mise en échec* de quelque chose, rature majeure d'un référent que l'écrivain n'aura pas su conduire à l'écriture et qu'il restera seul à connaître, à garder pour plus tard, à tenter de sauver quelque jour dans une forme mûrie de sa hâte, de son empressement d'aujourd'hui.

Toutes sortes de conventions — je pense parmi tant d'autres aux dédicaces, aux exergues — laissent d'ailleurs à bon compte penser qu'on écrit spontanément, immédiatement *pour* quelque chose ou pour quelqu'un. Je ne suis pas sûr de cette prétendue générosité, de ce premier degré du don. Il me semble que bien des œuvres au contraire sont portées par le refus, existent *contre*, profondément et nécessairement contre, avant même qu'il fût possible à leur auteur de dire contre qui ou contre quoi — auquel cas, je suppose, écrire n'eût pas été indispensable.

Mais la beauté? Bien sûr. Cette spécifique beauté du monde (trouble, triste, âpre, sereine, etc.), face à laquelle l'écriture doit se tenir, tenter de répondre en permettant à l'écho de se produire en nous, à l'étincelle de monter. Mais cette beauté-là ne s'achète pas, ne s'obtient pas rapidement d'un mélange de tropes et d'idées. Ce n'est pas la beauté

du texte, qui est ainsi cherchée, mais la lumière de l'âme. La beauté viendra par surcroît, et d'autant mieux qu'elle n'aura pas été provoquée, imitée. Comment disait Broch, déjà? «L'artiste a reçu pour mission de se soumettre sans condition à l'objet, d'être à l'écoute de l'objet (...) il n'a pas reçu pour mission de vouloir la beauté (...) La déesse de la beauté dans l'art est la déesse du tape-à-l'œil.» (*Création littéraire et connaissance*)

C'est un postulat éthique qui prime («Cherche à faire du bon travail, répétera Broch; pas du beau travail.») et qui établit, dans un climat d'ascèse, à l'antipode de l'esthétisme et de la satisfaction immédiate, la possibilité de l'art. Le reste, encore une fois, viendra par surcroît si jamais il doit venir; la beauté voulue pour elle-même ne sera jamais qu'une imitation de la beauté vive, dont la caractéristique la plus singulière n'est pas *a priori* d'être belle, ni tendre, ni morbide, ni quoi que ce soit. Il n'y a pas d'*a priori*, pas d'harmoniques préalables; rien que l'objet (son exigence, sa promesse), et soi. Un *soi* aussi petit que possible («jamais assez humble, assez imbécile», regrettera doucement Bakhtine). En un mot, libre; détaché. On pourrait aussi dire disponible, presque vacant: un moi calmé par ce détachement qui laisse entrer en nous le chant des choses, repose le monde auprès de l'âme et fait tinter en lui l'écho de ce que nous sommes — de ce que tout cela est. Rien de grandiose, au fait: un bout de biscuit trempé dans le thé, des tournesols jaunes. Une petite luge en bois vernis, une allée de cinéma remplie de papiers et de flocons de pop-corn.

Le murmure de tout cela n'a pas besoin de nous pour exister, pas individuellement besoin de moi pour être écrit. Il ne demande qu'à être reçu, subjectivement et fragilement compris comme l'image de ce qui me guette et me permet tout à la fois de continuer, de respirer. L'expérience de l'œuvre, écrit Danièle Sallenave (*Le Don des morts*), «enseigne une idée du monde où le monde ne serait pas conçu comme une proie à saisir (...) mais comme un lieu où quel-

que chose advient. (...) Elle nous apprend, dit Rilke, à nous tenir "en face" du monde. C'est ainsi que l'œuvre éduque; c'est ainsi qu'elle enseigne à se déprendre de soi, à cesser d'être un sujet *éternellement désirant*.»

Cette création-là, au demeurant, n'appartient pas du tout en propre à l'écriture; c'est à la lecture, au livre, explique *Le Don des morts*, que nous la devons. Que dire d'autre, en effet? Qui sait lire s'efface, se tait: cesse de s'agiter et laisse en lui s'écrire — pleurer, rire, mordre, crier — quelque humble et tenace sentiment.

Lire est le commencement. Écrire, je suppose, consiste à maintenir cela, à en faire don à notre tour. Savoir à qui, nulle importance.